

## CHAPITRE VII LA PRAIRIE

La tombe de Pitt était toute simple. Un léger renflement de terre sur lequel Marie avait fait se croiser deux branches de noisetier. Des fleurs blanches y avaient poussé toutes seules et cela faisait la plus charmante petite sépulture qu'on puisse voir, aussi joyeuse sans doute que Pitt avait été joyeux dans sa vie. Tomek et Marie s'y recueillirent un instant en silence, puis Marie dit tendrement :

— Repos, capitaine...

Ses yeux brillèrent mais elle ne pleura pas. La prairie dépassait en beauté tout ce que Tomek avait jamais vu. Imaginez un jardin qu'on n'aurait semé que de fleurs : des mauves, des blanches, des rouges, des jaunes, des noires comme la nuit, toutes plus éclatantes les unes que les autres.

Eh bien, ce qui s'étendait là sous les yeux de Tomek, c'était un million de jardins comme celui-ci, à perte de vue.

Il s'avança de quelques pas dans la prairie et se pencha sur les premières fleurs. Elles ressemblaient à des pensées avec leurs pétales de velours, mais elles étaient aussi vertes que si on venait de les peindre. Il en cueillit une et la porta à ses narines. Il trouva qu'elle sentait à la fois le poivre et le chocolat. Ce n'était pas désagréable. Il respira de nouveau, profondément, et soudain il s'aperçut qu'il portait aux mains ses grosses moufles d'hiver, celles qu'il avait petit garçon. Il les avait perdues un jour et ne les avait jamais retrouvées. Cela le fit rire aux éclats et il voulut les montrer à Marie.

— Marie, Marie, viens voir ! Regarde mes mains ! J'ai retrouvé mes vieilles moufles d'hiver ! Celles que j'avais quand j'étais petit !

Elle arriva en courant et donna un coup sec sur le poignet de Tomek pour l'obliger à lâcher la fleur.

— Laisse cette fleur, Tomek ! Et je t'interdis d'en cueillir une autre !

Puis elle l'entraîna vers l'orée du bois où Cadichon les attendait sagement.

— Tomek, ce sont des variétés inconnues. Il vaut mieux être prudent.

Ensuite ils allèrent chercher du bois sec dans la forêt. Quand ils en ressortirent, Cadichon poussait des braiments à fendre l'âme. Le malheureux s'était cru seul au monde pendant quelques instants. En revoyant ses deux amis, il bondit de joie et lâcha une joyeuse pétarade de bienvenue. Ils firent du feu et Marie prépara une bonne marmite de pommes de terre au lard. Puis ils prirent gaiement leur repas en admirant le coucher de soleil sur la prairie. Enfin, comme la nuit venait, ils aménagèrent deux couches de fortune dans la carriole et s'y allongèrent côte à côte.

— Bonne nuit, Tomek, dit Marie. Je suis contente de t'avoir rencontré. Content d'avoir pu te parler de Pitt.

— Bonne nuit, Marie, bredouilla Tomek, et il s'endormit d'un sommeil paisible.

Le lendemain matin, alors qu'ils prenaient leur petit déjeuner, Marie dit à Tomek qu'elle passerait la journée auprès de Pitt et qu'elle s'en retournerait le soir même. Et lui, que comptait-il faire ?

— Je crois, répondit Tomek, que je vais essayer de traverser la prairie. Je me boucherai le nez et voilà !

— Je m'en doutais ! dit Marie. Depuis que je t'ai vu prêt à traverser la forêt tout seul, je sais que tu es capable de tout !

Elle ne fit rien pour le dissuader. Elle lui confectionna un balluchon qu'il porterait à l'épaule en plus de la couverture et elle le remplit de victuailles : du pain, bien sûr, mais aussi du fromage, des fruits secs et des biscuits. Pour finir, Tomek versa de l'eau fraîche dans sa gourde et introduisit dans ses narines deux boules de tissu qu'il avait préparées. À titre d'essai, il renifla d'abord le reste de café puis une des fleurs vertes. Ce fut concluant : les odeurs ne passaient pas et il pouvait respirer librement.

Enfin ce fut le moment des adieux.

— Si tu changes d'avis, ou si quelque chose va de travers, lui dit Marie, tu auras jusqu'à ce soir pour faire demi-tour et me retrouver ici. Et maintenant file ! Je n'aime pas les adieux et Cadichon non plus !

Ils s'embrassèrent, et Tomek, le cœur serré, s'engagea dans la prairie.

— Adieu, Marie ! Adieu, Cadichon ! lança-t-il.

— Adieu, Tomek, répondit Marie en riant de bon cœur. Et n'oublie pas : je reviendrai ici dans un an exactement. Nous nous reverrons peut-être !

— Peut-être ! reprit Tomek, et il ne se retourna plus.

Les petites boules de tissu faisaient merveille et Tomek marcha une grande partie de la journée sans être indisposé par le parfum des fleurs. Il allait d'un bon pas. La jeune fille au sucre d'orge ne les avait pas

précédés de beaucoup dans la forêt, se disait-il. Elle n'en était sortie que quelques heures avant eux, et même en admettant qu'elle n'ait pas dormi une nuit entière comme ils l'avaient fait, elle ne pouvait pas être très loin. Evidemment, la forêt était immense et peut-être l'avait-elle traversée à des kilomètres et des kilomètres de là. Comment savoir ?

A chaque instant, Tomek découvrait de nouvelles variétés de fleurs. Il n'en connaissait aucune. Tantôt il marchait dans un océan de jaune, au milieu de tulipes géantes dont les calices étaient pleins à ras bord d'une poudre d'or que le moindre souffle de vent faisait voler. Tantôt c'était une symphonie de rouges et de fleurettes minuscules qu'on ne distinguait pas les unes des autres et qui se confondaient en un tapis de mousse écarlate sur lequel on marchait sans bruit. Le plus merveilleux, ce furent d'immenses fleurs bleues dont les pétales, aussi grands que des draps, flottaient comme flottent les plantes aquatiques au fond de la mer.

Vers la fin de l'après-midi, il fit une halte pour se reposer un peu, et, à sa grande surprise, il s'aperçut qu'il avait un balluchon sur l'épaule en plus de sa couverture. Il l'ouvrit et y trouva de quoi manger : du pain, bien sûr, mais aussi du fromage, des fruits secs et des biscuits. Il ne se rappelait pas avoir emporté cela. Il y avait donc une seule explication : la personne qui lui avait donné ces provisions se trouvait maintenant dans la Forêt de l'Oubli. Voilà pourquoi il n'en avait aucun souvenir. Était-ce un homme ? Une femme ? Plusieurs personnes ou une seule ? Il n'en avait pas la moindre idée. En tout cas, se dit-il en mordant dans le fromage, c'est quelqu'un qui m'aime bien, sinon il ne m'aurait pas donné tout cela...

Puis il se remit en route et marcha encore longtemps, sans fatigue et le cœur léger. « *Mon âââne, mon âââne, a bien mal à sa patte* », commençait-il à fredonner quand il eut soudain la sensation qu'on le suivait. Il se retourna et vit qu'effectivement un jeune veau trottaient derrière lui. Le temps de se frotter les yeux et le petit animal avait disparu. Mais autre chose arriva : les cheveux de Tomek avaient poussé d'un coup et ils lui arrivaient jusqu'aux hanches. Il saisit donc aussitôt la paire de ciseaux que lui tendait gentiment une grande poule en costume de ville qui marchait à côté de lui, et il entreprit de les couper. Mais plus il les coupait et plus ils repoussaient.

*Coupe coupe*

*Coupe coupe*

se mit à chanter une chorale de petits bonshommes ventripotents, les mains sur leurs bedons. Tomek éclata de rire. Puis tout ce monde-là, le jeune veau (qui était revenu), les choristes aux gros ventres et la poule en costume de ville, marcha au pas et chanta de plus belle :

*Coupe coupe La cravate Coupe coupe Le torchon*

*Ça veut rien dire mais on s'en tape Coupe coupe Le torchon !*

Tomek avait du mal à tenir debout tant il riait. Mais comme tous chantaient avec entrain, il reprit avec eux, de plus en plus fort :

*Coupe coupe La cravate Coupe coupe Le dindon*

*Les escargots n'ont pas de pattes Ni les moutons Ni les cochons !*

Bientôt tous durent s'arrêter parce qu'ils riaient trop et surtout pour laisser traverser une caravane de dromadaires miniatures qui venaient de la droite. Passèrent ensuite six garçons jumeaux qui en portaient un septième dans un sac de toile. Tous marchaient vers l'ouest.

— Salut, les gars ! leur lança Tomek, hilare.

Ils ne répondirent pas et le dernier lui jeta même un regard noir qui signifiait : « Tu veux mon portrait ? »

Cela dégrisa un peu Tomek et il sentit au même moment qu'une grande fatigue le submergeait. Il s'assit, mais cela ne suffisait pas et il finit par s'allonger sur le sol de la prairie. Sa tête reposait sur un coussin de fleurs violettes dont l'odeur rappelait celle de son oreiller de plumes. L'odeur ? Il n'aurait rien dû sentir puisqu'il avait les petites boules de tissu dans son nez. Il y porta la main et s'aperçut qu'elles n'y étaient plus ! Elles avaient dû tomber sans qu'il s'en aperçoive ... Il se dit qu'il fallait vite en préparer deux autres mais c'était trop tard, déjà il glissait dans le sommeil. Trois mulots vêtus de blouses blanches et portant des lunettes cerclées vinrent s'asseoir sur un banc à quelques centimètres de son visage. Ils l'observèrent tout d'abord attentivement en plissant les yeux, puis le premier prit la parole :

— Il lui faut un oreiller ! Apportez-lui donc un oreiller !

— Absolument, dit le deuxième. Pour bien dormir il faut un oreiller

— Non... merci... je... je n'ai pas besoin de... d'o... bredouilla Tomek qu'une grande torpeur envahissait. Je... je ne veux pas dormir... Ce... c'est... dangereux... Il ne faut... il ne faut pas...

— Mais si, voyons ! dit le troisième mulot. Quoi de mieux qu'un bon petit somme quand on est fatigué? Apportez-lui donc un oreiller.

Tomek sentit qu'on soulevait sa tête et qu'on glissait dessous son oreiller à lui, son oreiller de plumes. Ses paupières se fermèrent mais il continuait à voir les trois mulots qui lui souriaient.

— Voilà, dit le premier mulot. Voilà qui est bien.

— Non... ce n'est... ce n'est pas bien... dit Tomek avec les quelques forces qui lui restaient. Vous... vous êtes des... des mulots... Les mulots... ne parlent... ne parlent pas. Je voudrais... je voudrais rentrer à... la maison...

— Assurément, dit le deuxième mulot.

— Absolument, dit le troisième.

Et Tomek se sentit glisser, glisser sans pouvoir se retenir à rien du tout. Il sombrait dans l'abîme. Il voulut dire quelque chose encore mais les mots ne franchissaient plus ses lèvres. Au contraire, ils résonnaient comme des cloches à l'intérieur de son crâne. Puis les cloches elles-mêmes cessèrent leur tintamarre et il n'y eut plus rien.

## CHAPITRE VIII LES MOTS QUI RÉVEILLEN

— Sous... le... ventre... du cocro... du cro- cro... du cro... co... dile..., fit la petite voix.

Tomek se réveilla à cet instant-là et entrouvrit les paupières. Il se trouvait dans une chambre parfaitement rangée et qui sentait bon la lavande. Il était allongé sur un lit propre, et l'enfant qui lui faisait la lecture suivait les lignes avec son doigt. Il n'avait pas plus de sept ans.

— C'est... là que... la cleffe... euh, la clef... était ca... chée, continua-t-il sans s'apercevoir que Tomek avait ouvert les yeux et le regardait.

— Le cocro... le cro... co... dile... dor... mait à poings... fermés. Voilà ma... chance... se dit... Flibus... le petit... singe...

Tomek ne put s'empêcher de sourire. L'enfant mettait tout son coeur à sa lecture mais il butait sur chaque mot ou presque. La fenêtre était entrebâillée et la brise faisait flotter les dentelles du rideau. C'était le soir, sans doute, en tout cas entre chien et loup. Dehors un arbre tendait ses branches nues vers le ciel. Tiens, pensa Tomek, il n'a déjà plus de feuilles... Le mobilier de la chambre se composait d'une simple petite armoire, d'un lavabo, d'une table de nuit et d'une chaise sur laquelle l'enfant était assis, un gros livre sur les genoux.

— Et il... avança... imperper... imprestep... oh zut ! imperspres...

— Imperceptiblement... ? lui souffla Tomek pour l'aider.

Ce fut comme si une bombe avait éclaté dans la chambre. L'enfant ouvrit une bouche immense, lâcha le gros livre qui tomba par terre et déguerpi à toutes jambes par la porte ouverte.

— Attends ! lui cria Tomek, mais il avait déjà disparu.

Il s'assit sur le lit et s'adossa à l'oreiller. Ce simple mouvement lui fit tourner la tête. J'ai dormi trop longtemps, se dit-il. Mais où suis-je maintenant ? Peu à peu la mémoire lui revint : il avait quitté le village... à cause des ours... oui, c'est ça... à cause des ours aveugles... ou plutôt non... à cause des fleurs... voilà, à cause des fleurs... il y avait un âne aussi... qui s'appelait... qui s'appelait...

Il avait le nom de l'âne sur le bout de la langue quand il entendit des éclats de voix venant d'en bas. Puis dix personnes au moins se bousculèrent dans l'escalier :

— Laissez-moi passer ! Ne poussez pas ! Je veux le voir ! Moi aussi !

Finalement une voix plus forte domina les autres :

— Silence ! Vous allez lui faire peur ! Vous entrerez quand je vous le dirai !

Le calme revint. Les marches de l'escalier craquèrent un peu, puis une silhouette se dessina à la porte. Malgré la pénombre, Tomek vit que c'était un vieil homme à barbe blanche, de très petite taille. Il s'avança vers le lit de Tomek avec un sourire bienveillant et dit en ouvrant les bras :

— Soyez le bienvenu parmi nous.

— Qui êtes-vous ? demanda faiblement Tomek. Où suis-je ?

— Vous êtes au village des Parfumeurs, répondit le vieux. Je m'appelle Eztergom et j'en suis le chef. En cherchant de nouveaux arômes dans la prairie, nous vous avons trouvé endormi et ramené ici. Mais n'ayez crainte, vous êtes en sécurité. Regardez : vos affaires ont été rangées ici dans cette armoire.

Il ouvrit l'armoire pour que Tomek puisse constater qu'il ne mentait pas, puis :

— Vous avez certainement mille questions à me poser, et j'y répondrai volontiers tout à l'heure. Mais auparavant j'aimerais que les habitants du village puissent vous voir... éveillé. C'est la tradition et cela leur ferait un immense plaisir. Y voyez-vous un inconvénient ?

— Mais... pas du tout... au contraire, bredouilla Tomek qui n'y comprenait rien. Cela me fera plaisir aussi...

— Merci infiniment, fit le vieil homme, et il se hâta vers la porte d'où il fit un signe de la main à ceux qui étaient dans l'escalier.

La chambre se remplit aussitôt d'hommes, de femmes et d'enfants qui ressemblaient tous à Eztergom avec leur petite taille, leur bonne grosse tête ronde et leurs joues rebondies. Ils avaient surtout le même sourire désarmant que le vieil homme. Ils avançaient timidement, sans bruit, en le regardant avec l'air attendri que l'on prend au-dessus du berceau d'un nouveau-né. Comme Tomek ne savait pas quelle contenance adopter, il se contenta de remercier avec des hochements de tête. Le groupe sortit bientôt et un autre le remplaça, puis un autre, puis un autre encore. En dernier arriva seul l'enfant qui lui avait fait la lecture tout à l'heure. Eztergom le fit avancer tout près du lit et le présenta ainsi :

— Voici le jeune Atchigom. C'est à lui que vous devez d'être réveillé.

Le jeune Atchigom en question était bien près d'éclater de fierté et de confusion à la fois. Ses joues étaient rouges de bonheur et la joie pétillait dans ses yeux.

— Merci, Atchigom, lui dit Tomek sans savoir au juste de quoi il le remerciait.

— Et maintenant, conclut Eztergom, je vais vous attendre à la cantine. Nos cuisinières vous y prépareront un bon repas. Vous aimez les crêpes ? Prenez le temps de vous réveiller tout à fait et de vous habiller. Atchigom restera en bas devant la porte et vous conduira le moment venu.

Puis ils tournèrent les talons tous les deux et disparurent, laissant Tomek qui ne savait plus que penser. Il avait en effet de nombreuses questions à poser à Eztergom ! Il descendit de son lit et, d'une démarche hésitante, s'avança jusqu'à la fenêtre. Le village était construit sur une colline, et on apercevait le début de la prairie en contrebas. Mais elle était sans fleurs... Tomek alla ouvrir l'armoire. Tous ses vêtements avaient été lavés et repassés. On avait même ciré ses chaussures. Sa couverture était là aussi, pliée avec soin, ainsi que son couteau à ours, sa gourde et ses deux mouchoirs brodés. Devant la porte il retrouva Atchigom qui l'escorta fièrement à travers le village.

— C'est moi qui t'ai réveillé ! C'est moi qui serai à côté de toi demain sur le carrosse !

— Sur le carrosse ? Nous serons sur un carrosse ?

Tomek aurait bien voulu en savoir plus, mais déjà ils arrivaient à la cantine et l'enfant s'éclipsa en sautillant de joie. Eztergom invita Tomek à s'asseoir et on leur apporta aussitôt un pichet de cidre et une grande quantité de crêpes. Il y en avait au lard, au fromage, au miel, aux pommes, à la confiture...

— Mon cher ami, dit le vieil homme, mangez à votre guise. Et pendant que vous mangerez, je vous donnerai les explications que vous attendez. Car tout cela doit vous sembler bien mystérieux.

— En effet, répondit Tomek, et il ouvrit grandes ses oreilles.

— Vous avez respiré le parfum d'immenses fleurs bleues nommées Voiles à cause de leur taille, expliqua Eztergom.

Elles semblent flotter comme si elles étaient dans l'eau.

— Oui, se souvint Tomek, je les ai vues...

— Ces fleurs plongent dans un sommeil profond ceux qui respirent leur parfum. Et ils dorment aussi longtemps qu'on n'a pas prononcé devant eux, à voix haute, les Mots qui Réveillent. Un peu de cidre ?

— Les Mots qui Réveillent ? Quels mots qui réveillent ? demanda Tomek qui en oubliait de boire et de manger.

— Justement ! On ne le sait pas. Ces mots sont différents pour chacun d'entre nous. Voyons : quels sont ceux que vous avez entendus en vous réveillant ?

— C'était *crocodile*, se souvint Tomek.

— Non, dit Eztergom. Cela aurait été trop facile, nous l'aurions trouvé beaucoup plus tôt. Il y avait d'autres mots, sans doute...

— *Sous le ventre du crocodile*, je crois. Oui, c'est ça, Atchigom disait : *sous le ventre du crocodile*, quand je me suis réveillé.

— Voilà, jubila le vieil homme : *sous le ventre du crocodile*... Eh bien pour vous, et pour personne d'autre, les Mots qui Réveillent sont : *sous le ventre du crocodile* !

— Mais c'est impossible à trouver ! s'exclama Tomek. Comment Atchigom est-il tombé dessus ?

— Par hasard, mon ami, par hasard ! Je vous en prie, goûtez donc ces crêpes au lard, vous allez contrarier nos cuisinières !

Tomek se servit et mordit dans la crêpe. Elle était délicieusement moelleuse et parfumée.

— Voyez-vous, reprit Eztergom, nous nous relayons au chevet des dormeurs et nous lisons sans cesse jusqu'à ce que les Mots qui Réveillent soient prononcés. C'est tout. Nous avons une très grande bibliothèque. Alors nous prenons les livres les uns après les autres et nous lisons à voix haute. Tous autant que nous sommes : les hommes, les femmes, les enfants, tout le monde s'y met. Pas question de perdre une minute. Cela peut durer longtemps, mais on finit toujours par trouver...

— Longtemps ? murmura Tomek, soudain pris de vertige. Combien de temps ai-je dormi, moi, par exemple ?

— Vous avez dormi trois mois et dix jours...

— Trois mois et... répéta Tomek, incrédule. Mais... je n'ai rien mangé pendant tout ce temps ?

— Non, sourit Eztergom, mais comme vous ne dépensiez aucune énergie, vous n'en aviez pas besoin... Vous sentez-vous affamé ?

— Oui, un peu tout de même, répondit Tomek, et il se servit une crêpe au sirop d'érable.

— Vous avez dormi assez longtemps, c'est vrai, mais quelquefois cela va beaucoup plus vite. La petite demoiselle, par exemple...

— La petite demoiselle ! sursauta Tomek.

— Oui. La veille du jour où Prestigom et Foulgom vous ont trouvé, nous avons recueilli cette petite dans la prairie, endormie comme vous.

Chaque année ou presque, aux beaux jours, nous ramenons ainsi des voyageurs imprudents. Et il nous faut ensuite...

— Mais où est-elle maintenant ? l'interrompit Tomek, le cœur battant. Est-ce qu'elle dort encore ?

— Oh non ! Avec elle nous avons eu beaucoup de chance. Dès le troisième jour nous avons trouvé les Mots qui Réveillent. C'était tout simplement : *il était une fois*. Vous vous rendez compte ! *Il était une fois* ! Trop facile ! Elle était charmante, vraiment charmante, cette petite. Et gentille avec ça. La moitié des garçons du village sont tombés amoureux d'elle, et quand elle nous a quittés, plusieurs ont pleuré.

— Ah bon ? bafouilla Tomek en rougissant. Et elle... elle est partie dès son réveil ?

— Pas du tout. Elle est restée plus d'une semaine. Elle se plaisait bien ici.

— Mais..., qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Ce qu'elle faisait ? C'est bien simple : elle lisait pour vous. Elle y passait presque tout son temps.

— Ah oui, vraiment ? fit Tomek, tout attendri.

Il imaginait la jeune fille assise près de lui et lisant. Quel dommage qu'elle n'ait pas trouvé les Mots qui Réveillent ! À la place d'Atchigom, c'est elle qu'il aurait découverte à son chevet en ouvrant les yeux ! Ensuite ils auraient pu poursuivre ensemble le voyage ! Au lieu de cela il avait continué à dormir et elle s'était découragée. Où pouvait-elle bien être maintenant, après tout ce temps ?

— Vous connaissiez cette personne ? demanda Eztergom.

— Oui... non... enfin elle est entrée une fois dans mon épicerie, répondit Tomek, je tiens une épicerie dans mon village...

Ils finirent leur repas, puis le vieil homme conduisit Tomek à la bibliothèque.

— Voici, dit-il en indiquant sur sa gauche une centaine de livres rangés à part, voici tous les volumes que nous avons lus pour vous. Hannah en a lu une bonne dizaine à elle toute seule.

— Hannah ? fit Tomek, rêveur.

— Oui, Hannah. Cette petite s'appelait Hannah. Vous ne le saviez pas ?

— Non. Je ne le savais pas...

— Et voilà, continua Eztergom en indiquant sur sa droite les autres volumes de la bibliothèque, voilà ceux que nous aurions lus si vous ne vous étiez pas réveillé !

Tomek parcourut les étagères du regard. Il y avait là plus de dix mille livres !

— Mais, fit-il, est-il arrivé que vous ayez eu à le faire ? Je veux dire, à tout lire !

— Oui, une fois, répondit Eztergom, mais cela remonte à bien longtemps, j'étais encore un enfant. Nous avons lu pendant six ans, deux mois et quatre jours pour réveiller un brave type qui s'appelait Mortimer. Les Mots qui Réveillent étaient *pantoufle pantoufle* ! Deux fois de suite le même mot ! Essayez donc de trouver cela dans un livre !

— Mais alors, comment y êtes-vous arrivés ?

— Eh bien, en désespoir de cause nous avons envoyé Tzergom, qui était un garçon gentil mais un peu demeuré, hélas, et qui ne savait pas lire, bien sûr. Nous l'avons conduit dans la chambre et lui avons demandé de dire tout ce qui lui passait par la tête. Au bout de dix minutes Mortimer était réveillé !

Ils rirent ensemble de bon coeur. Les yeux d'Eztergom se plissaient joliment quand il riait. Cela faisait penser à Icham et Tomek en eut un pincement au coeur.

Puis Eztergom bâilla. Il était tard maintenant et il souhaitait sans doute dormir. Tomek, lui, n'avait pas sommeil du tout. Il demanda l'autorisation de rester dans la bibliothèque pour y passer le reste de la nuit. Eztergom la lui accorda volontiers et lui donna rendez-vous pour le lendemain.

— Je vous ferai visiter notre parfumerie pendant la matinée, dit-il en s'en allant, et la grande Fête du Réveil aura lieu l'après-midi comme le veut la coutume. Je vous souhaite une très bonne nuit.

— Bonne nuit à vous aussi, monsieur Eztergom, répondit Tomek.

Mais le vieil homme se retourna encore :

— O mon Dieu, j'allais oublier. La petite demoiselle a laissé une lettre pour vous. La voici. Elle a l'air longue. Cela occupera un peu de votre nuit...